



# REVUE SPIRITE

JOURNAL

## D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

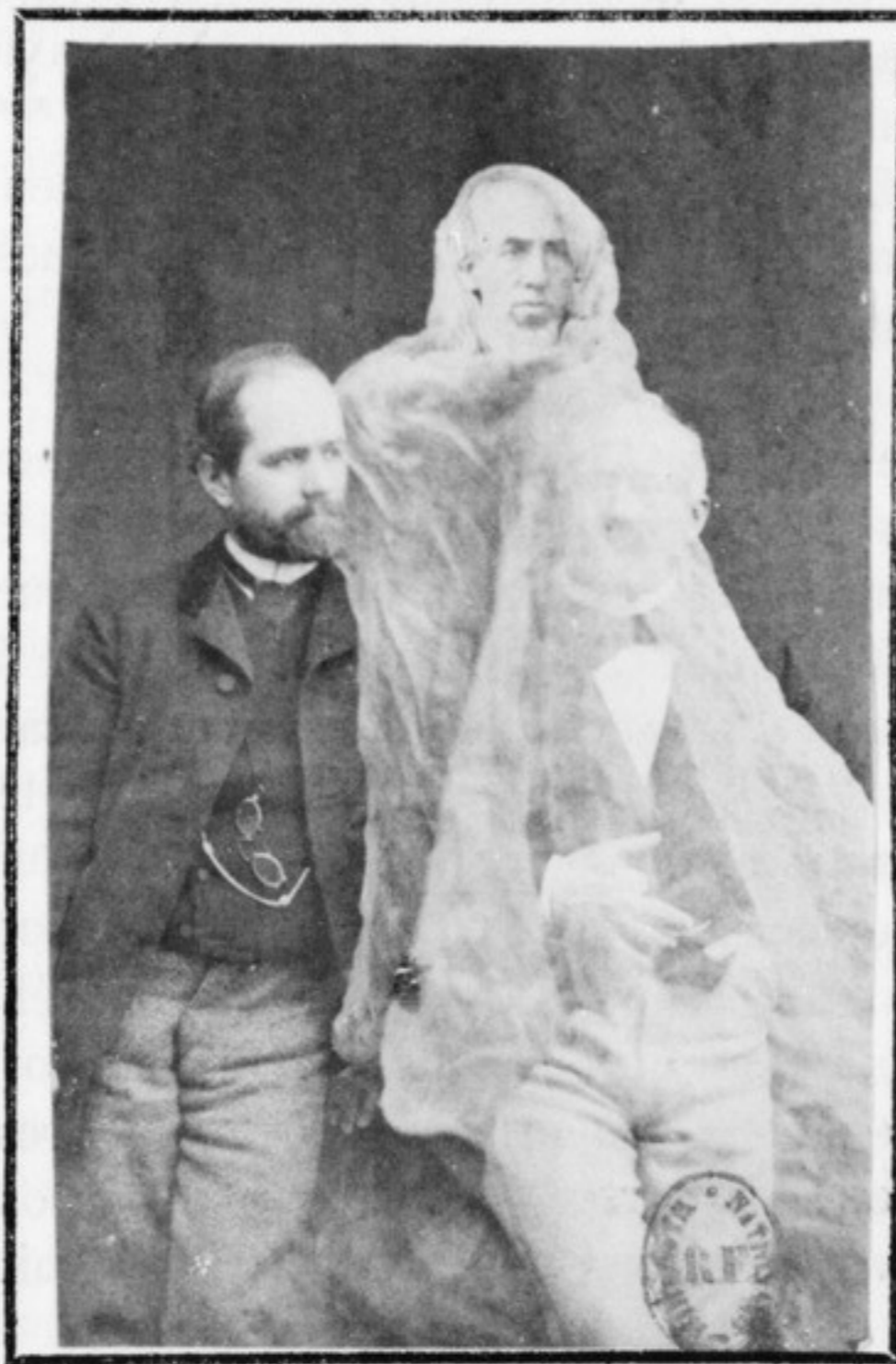
17<sup>e</sup> ANNÉE.

N<sup>o</sup> 6.

JUIN 1874.

### Une photographie spirite.

M. C\*\*\*, officier supérieur, et M. Leymarie, faisaient une expérience chez M. Buguet, sans avoir le parti pris d'évoquer spécialement un Esprit. Ils avaient eux-mêmes fait toutes les manipulations



préliminaires. Entre M. Leymarie qui est à gauche, et M. C\*\*\* qui est recouvert par un voile fluidique, est venu un personnage que M. Leymarie a reconnu : c'est M. Edouard Poiret, son ami, mort il y a douze ans, à Pimprez (Oise).

## Le médium Willams. La photographie spirite.

Les membres de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec ont eu spécialement pour eux une séance, 7, rue de Lille; les précautions les plus minutieuses avaient été prises, et devant quinze personnes réunies pour se rendre un compte exact, les phénomènes divers dont la *Revue* a souvent fait mention, se sont présentés avec un caractère qui exclut toute participation étrangère à celle des Esprits; nous étions chez nous, libres, pouvant apprécier avec conscience, ce dont nous avons usé largement.

Les phénomènes ont suivi leur cours ordinaire; madame Allan Kardec a tout spécialement été bien partagée: pour elle, les attouchements et les caresses faites par de petites mains ne discontinuaient pas; les amis invisibles voulaient lui prouver leur satisfaction, ce que des dictées médianimiques ont confirmé pleinement. La chaîne n'a pas été interrompue et le médium ayant ses mains tenues par madame Allan Kardec et madame F\*\*\*, le transport des objets placés sur la table, la course vertigineuse de la boîte à musique qui était illuminée par des feux électriques, le déplacement de meubles, etc., étaient bien le fait de forces intelligentes et conscientes.

Si l'on objecte que tout se passe dans l'ombre, nous répondrons que nous sommes chez nous, que le médium est mis dans l'impuissance de faire un mouvement sans notre volonté, que nous ne faisons pas du sentiment, mais bien un acte de froide investigation, à l'égard de faits que la plupart des sociétaires mettaient en doute, pour ne les avoir jamais constatés eux-mêmes. Pour les expériences scientifiques, dans la majeure partie des cas, la lumière diffuse du laboratoire est indispensable, cependant, les vérités acquises à l'aide de ces moyens ne semblent point étranges et incompréhensibles, elles font loi. Constatons aussi que les phénomènes d'apport et de déplacement d'objets en plein jour ne sont pas choses rares, la *Revue* les signale souvent, et si les personnes qui les observent osaient affirmer ce qu'elles ont vu, une *Revue* mensuelle ne suffirait pas pour les relater (1).

A ces autres objections qui nous sont faites, pourquoi l'apparition

(1) M. Willams demandait à voir l'Esprit de John King, qui pendant son sommeil magnétique est invisible pour ses yeux matériels. Chez Buguet, cet Esprit est venu se poser à côté de Willams, tenant sa lampe mystérieuse dans la main, vêtu tel que nous le voyions à chaque séance.

de John King ? quel enseignement peut-on en tirer ? quel intérêt la philosophie spirite peut-elle attendre de la constatation de ce phénomène ? Nous répondrons : sans la phénoménalité, nous ne serions pas spirites, car de son étude longue et minutieuse est sortie la conviction de l'existence des Esprits, de ce monde de l'erraticité dont on a pu définir quelques lois générales formulées dans le livre des Esprits ; le livre des médiums est le produit de ces investigations. Aussi, Allan Kardec avait-il raison quand il disait : nous sommes encore à l'ABC de la science spirite. Si le raisonnement et la logique sont impuissants à produire la conviction dans une foule d'Esprits, ne faut-il pas que nos guides sèment parmi nous des germes de vérités assez puissants pour nous émouvoir, pour nous conduire à l'affirmation, et même à la négation, afin que de cette lutte sur un terrain qui présente un nouvel aspect, quoiqu'il soit toujours identique, sorte la conviction inébranlable, celle qui s'impose incontestablement ?

La photographie spirite et les apparitions d'Esprits tels que John King et Kétié King, sont des germes de vérités ; si, dès leur apparition, ces vérités sont combattues, c'est qu'elles existent, on ne lutte pas contre des moulins à vent. Pour notre compte, nous eussions jugé indigne de nous de ne point affronter ce problème que des personnes timorées trouvent redoutable : *Les Esprits peuvent-ils se matérialiser?*... Après avoir expérimenté cent fois avec des personnes et des savants de tous ordres, nous affirmons résolûment, nous faisant un devoir de constater ce que nous avons vu et analysé. Que des hommes sérieux, honorables mais craintifs, n'osent pas avouer leurs croyances ; que des spirites dont on vante l'érudition rejettent *a priori* la réalité des phénomènes, cela se conçoit ; les préjugés, l'entourage, nos femmes, nos enfants guidés et conseillés par des directeurs de conscience, offrent à l'homme sincère, studieux, convaincu, des éléments de lutttes d'autant plus terribles à surmonter, qu'ils naissent du sein même de la famille. Puis, voyons-nous de même et dans la vie ordinaire, en politique, en philosophie, en religion, en science, au point de vue des arts, n'avons-nous pas des appréciations diverses, tranchées, très-arrêtées ? Si le mieux sort de cette diversité d'appréciations, si le bien est enfanté par cette controverse ardente, pourquoi dans l'ordre de faits appartenant au domaine de la psychologie, n'y aurait-il pas aussi ces frottements indispensables et utiles?... Semblables à cet ouvrier qui pétrit la pâte fermentée pour établir une lutte nécessaire entre chaque molécule, les idées, broyées à l'aide de la discussion, s'agitent aussi,

elles fermentent pour donner à l'Esprit sa nourriture essentielle. De la multiplicité, de la diversité des contrastes, la volonté créatrice fait naître le progrès et l'harmonie.

A propos de nos réunions et de la photographie spirite, quelques journaux populaires ont bien voulu s'occuper de nous (nous ne leur demandions ni cet honneur ni ce triste privilège), présentant sous un faux jour une série de phénomènes dont ils n'ont pu saisir le sens et la portée; ce cas est, paraît-il, une maladie chronique que la pathologie n'a pas classée. Deux faits bien innocents ont produit tout ce tapage :

1° L'un de nos amis, M. Bilière, nous avait mis en rapport avec les chefs de la maison de photographie Bayard et Bertall, et M. Maxwell, un savant chimiste anglais; nous décidâmes ceci : demander à M. Buguet qu'il nous fût permis de faire une expérience; dans le principe ce dernier s'y refusa, prétextant que maints prétendus savants, après avoir expérimenté chez lui et constaté les phénomènes, les niaient ensuite pour ne pas avoir l'air de s'être occupés de puérités telles que *l'existence des Esprits et leur survivance prouvée par des faits incontestables*; néanmoins il se décida à les recevoir. La veille de l'expérience il me répétait les paroles qui suivent : « Des confrères m'ont affirmé que M. Bertall n'était pas sérieux, qu'il viendrait simplement pour faire des *farces* et se moquer de nous, après avoir opéré lui-même. » — Je le rassurai, lui répétant que nous n'avions pas besoin de propagande, que MM. Maxwell, Bayard et Bertall étaient des hommes sérieux et honorables. Le mardi 5 mai 1874, à dix heures du matin, nous étions 5, boulevard Montmartre, et ces messieurs, très-froissés qu'on eût pu les croire capables d'une mauvaise action, rassurèrent notre médium à cet égard. M. Bertall et son opérateur, M. Maxwell, Bilière, Leymarie et même un procureur de la République venu par curiosité, suivirent l'opération; ils avaient enlevé un coin de la plaque pour avoir un contrôle, démonté le châssis et l'objectif; M. Maxwell avait mis au point, il abaissait le rideau pendant l'évocation de Buguet. Après avoir développé, les six personnes apportèrent au jour la plaque sur laquelle, derrière M. Bertall, se dessinait un Esprit, un spectre si vous voulez. Très-étonnés, ces messieurs redémontèrent l'objectif de fond en comble, et vaincus par l'évidence, d'un commun accord, la conclusion suivante fut prise : « Oui, l'opération faite par nous, avec les instruments et les produits employés par tous les photographes, a donné un résultat con-

traire aux procédés ordinaires, *une image qui ne posait pas derrière nous a été photographiée en même temps que M. Bertall.* » M. Maxwell remercia M. Leymarie, et, en lui serrant la main, lui dit qu'il serait toujours le bienvenu chez lui, qu'il pouvait employer son nom pour signer un procès-verbal de cette expérience. M. Buguet remit à ces messieurs le cliché obtenu, en leur affirmant qu'il viendrait chez eux faire une contre-épreuve, avec leurs instruments ; il répondit à M. Bertall qu'il n'exigeait pas une réclame, car son intention, en les recevant dans son laboratoire, était, en même temps qu'un acte de condescendance pour M. Leymarie, une manière très-simple de prouver son honnêteté et sa courtoisie. Telle est la vérité, et nous le savons, nul ne peut dire le contraire.

2° M. Delbos, du *Moniteur universel*, avait reçu une lettre de M. Alfred Véron en réponse à un article ayant trait à la photographie, inséré le 8 mai 1874 ; ce monsieur étant venu nous demander quelques explications, insista beaucoup pour assister à une séance de Willams ; nous l'avons admis, lui laissant toute liberté pour contrôler et n'exigeant point sa mauvaise réclame du *Petit Moniteur universel* des 12 et 13 mai 1874. Si M. Delbos est payé pour distraire ses lecteurs, ce ne doit pas être aux dépens des hommes sensés et sérieux qui l'ont accueilli comme un homme bien élevé. Il prétend qu'on lui supprime trois sens sur cinq, c'est là une facétie dont il connaît le peu de valeur, et comme il n'est pire sourd que celui qui ne veut point entendre, il est probable que lui eussions-nous donné des sens nouveaux, il n'eût pas moins trouvé, lui et ses collaborateurs, le droit de plaisanter consciemment. Un homme studieux, loyal et pauvre, que l'on eut invité à cette séance, eut tiré profit de ce qu'il voyait ; nous avons été assez faibles pour céder cette place à un déplorable farceur !!!

Si nous avons l'honneur d'être l'écrivain-photographe qui a expérimenté chez Buguet, nous ne permettrions pas à nos amis, à nos collaborateurs d'employer notre nom pour écrire des charges d'atelier sur un fait aussi considérable que celui de la reproduction d'un Esprit ; avant d'écrire à M. Delbos, nous eussions voulu expérimenter plusieurs fois, ce qui nous eût mis à même de mieux apprécier et surtout de parler en connaissance de cause. Nous regrettons aujourd'hui de ne pas avoir compris combien M. Buguet avait raison lorsqu'il disait que nous n'avions pas affaire à des hommes sérieux, et nous le regrettons d'autant plus, que M. Bilière estime tout particulièrement M. Bertall.

Nous mettons hors de cause M. Maxwell ; nous avons tout lieu de penser que cet honorable savant est incapable de prêter la main à des procédés indignes d'un véritable gentleman.

CORRESPONDANCE ET FAITS DIVERS

**Notes remarquables de madame de Veh.**

Les séances du médium Willams ont eu lieu tous les jours, du 23 avril dernier au 12 mai ; nous insérons textuellement les notes suivantes dues à l'obligeance de madame de Veh, affirmant que nous avons été les témoins des phénomènes relatés dans les trois dernières notes.

« 1° M. Willams étant venu nous rendre compte d'une séance tenue la veille, nous lui exprimions un regret, celui de voir qu'un jeune homme, en visite chez nous, n'ait pu dans nos soirées demander un conseil à J. King, car il était devenu médium et désirait être guidé par cet Esprit. M. Willams nous répondit : « Rien n'est plus facile, fermez les rideaux et les portières et plaçons-nous dans cet alcôve, John King viendra. » Nous étions quatre, mon mari, M. Clément, M. Willams et moi, placés autour d'une table assez petite, pour que nos coudes fussent rapprochés les uns des autres, sans être obligés de nous tenir les mains ; bientôt, la voix de l'Esprit se fit entendre distinctement. John, à toutes nos questions et remarques, répondit d'une manière très précise et logique. M. de Veh fit cette observation, que jamais nous n'avions eu l'écriture directe ; à ces paroles, point de réponse, seulement il se sentit donner des coups sur le front avec un objet semblable à un crayon ; puis John ayant pris la main de M. Clément la serrait et la secouait avec force ; il ajouta ces mots : « Je vais essayer d'écrire sur le plafond, si vous me promettez de garder ce que je vais tracer. » Naturellement nous avons promis, et en laissant entrer le jour, nous avons trouvé écrit visiblement sur le plafond : « *God Bless you all : John King* (Dieu vous bénisse tous : John King)... » Plus tard, en arrangeant les objets qui se trouvaient dans cette alcôve, nous avons remarqué avec joie que, sur un porte-voix, l'Esprit avait écrit la même phrase en y ajoutant : « *Kees this* (Gardez ceci.) »

*God Bless you all*  
*JK - kees this -*

« 2° A l'une des séances, étant à côté du médium, une main qui paraissait forte me tapait continuellement sur la tête, et surtout sur mon peigne espagnol, très-haut de forme, selon la mode du jour; mentalement je regrettais de l'avoir pris, et me disais qu'avec un plus petit ils eussent pu me toucher la tête à leur loisir sans me faire mal; aussitôt mon peigne fut enlevé; peu après, l'Esprit, en passant une chaise au-dessus de nos têtes, l'accrocha dans mes cheveux, et de nouveau je me disais : « Tu seras toute décoiffée; » à l'instant des mains vinrent arranger ma chevelure, après avoir préalablement enlevé les épingles que l'on entendit placer sur la table; mon peigne fut porté sur les mains de l'un des assistants.

« 3° J'ai prié John King de vouloir bien me faire un turban semblable à la coiffure qu'il porte; j'avais disposé à cet effet un châle blanc et, après une minute d'attente, on plaçait sur ma tête une coiffure préparée; l'un des bouts du châle était placé le long de ma figure, et je sentais très bien sur mes joues les deux mains qui le disposaient. Les assistants, après la séance, m'ont trouvée affublée de ce nouveau genre de parure.

« 4° A l'une des séances tenues chez une personne de notre société, la petite boîte à musique volait en l'air et jouait son air habituel, lorsqu'un accompagnement d'accords a été pincé sur la grande boîte à musique, comme on le fait avec une harpe; c'était émouvant, car cet accompagnement inattendu, qui était en mesure, changeait de ton avec la mélodie jouée par la petite boîte; pour comprendre la difficulté que l'Esprit a dû surmonter, il faudrait se rendre compte du mécanisme compliqué de la grande boîte à musique. A une autre soirée, je causais avec le médium et, en même temps, deux Esprits parlaient d'une manière très-distincte. Enfin, un soir, à la fin de la première partie de la séance, le médium, dont on tenait les mains, fut tout à coup soulevé, porté jusqu'au plafond, et puis assis sur un fauteuil placé sur la table par les Esprits. »

Telles sont, monsieur, les manifestations dont j'ai été le témoin oculaire; je ne puis me hasarder à décrire celles dont on m'a parlé; étrangère et peu familiarisée avec certaines expressions françaises, vous excuserez ce qui ne paraîtrait pas s'accorder avec l'esprit de votre langue. Ce que je raconte étant simplement la vérité, veuillez en modifier la forme, mais, quant au fond, il ne faut rien y ajouter ni changer.

MARIE DE VEH.

*Nota.* — Il était inutile de rien modifier au fond et à la forme de ces notes. Madame de Veh a reçu une lettre fort intéressante

d'Angleterre, au sujet de la dernière matérialisation de Kctie King, devant M. Crookes et dix-neuf autres personnes; la *Revue* de juillet contiendra ce récit.

### Le Spiritisme en Espagne.

Messieurs, amis et frères,

Nous sommes heureux d'apprendre qu'en Espagne le Spiritisme s'affirme d'une manière positive; il agit avec l'aide de la polémique littéraire, des conférences publiques et des sociétés intelligemment organisées qui travaillent à la propagation de la doctrine; en même temps, les adeptes prennent tous les moyens propres à éclairer les hautes questions de la métaphysique spirite appliquée aux sciences. On le sait, pendant des siècles, l'Espagne est restée sous une domination qui la maintenait dans une ignorance sainte, une soumission méritante par l'institution bénie du tribunal de l'Inquisition. Sous une direction qui rendait si dangereux le droit de penser, le progrès était impossible. Aussi, préjugés barbares, superstitions ridicules: voilà le fond qu'il eût été criminel de toucher.

Avec de tels directeurs de conscience, l'Espagne eut en partage la paresse ignorante et le fanatisme cruel: par le caractère de sa nation, l'indifférente légèreté qui permet qu'on l'opprime pourvu qu'on l'intéresse, le peuple espagnol eût dit, par frivolité, le mot que le peuple romain disait par brutale dépravation: « Du pain et des jeux! »

Oui, c'est une nation jeune, aux passions primitives, avec ses naïfs besoins de représentation, de plaisir et de vanité; un génie monstrueux la rendit semblable aux peuples vieillissés et corrompus. L'Espagne, comme la Rome païenne, eut ses spectacles de sang; elle s'illumina à la lueur des bûchers, elle applaudit aux cris des mourants, et l'on vit les hommes les plus enthousiastes mais les moins cruels, se réjouir de l'agonie des victimes sous la bénédiction des juges infailibles.

Mais, au-dessus des intérêts toujours en opposition avec la vérité, il y a Dieu, il y a la loi divine du progrès. Un exemple peut le prouver. Au commencement du dix-neuvième siècle, l'Espagne fut désolée par une invasion formidable, et nous pouvons affirmer que de cette lutte est sortie sa régénération, son émancipation, l'ennemi lui avait apporté des idées nouvelles. L'homme, ce misérable instrument des plus grandes œuvres alors même qu'il se livre à



une passion mauvaise, peut devenir un auxiliaire dans les desseins de la Providence; nos livres ont parlé plus haut que nos canons, et l'Espagne a pu s'approprier ce que la France avait acquis depuis tant de siècles, le fruit de ses combats contre tant d'erreurs, d'abus, d'injustices, ses réfutations, ses observations, ses découvertes. Plus précieux que le sang répandu, un germe fut semé, il a pu se développer et croître. Remarque importante : le jour où l'ennemi fut repoussé dans ses frontières, l'Espagne put dire justement : « Il n'y a plus de Pyrénées! » Autrefois, elle priait, agenouillée, les yeux attachés vers la terre; aujourd'hui, elle est debout, elle interroge, travaille et cherche; c'est encore une prière, mais bien plus digne de Dieu.

Actuellement, l'Espagne progresse; à la tête du mouvement, parmi les publicistes les plus remarquables, se trouvent les partisans de la nouvelle école philosophique; les spirites réfutent tout ce qui est rétrograde et consacrent leur talent à défendre les croyances naturelles contre le fanatisme, l'intolérance et la superstition. Spirites, souvenez-vous de ce fait : la première fois que le Spiritisme fut affirmé dans une assemblée nationale, ce fut aux Cortès d'Espagne, par le député *Don Joaquin Huelbès Temprado*.

Nous devons à l'obligeance de notre ami spirite, M. Vincent, la traduction de ce qui va suivre. Dans la session du 17 janvier 1873, où fut discutée la sécularisation des cimetières, M. Pidal, député, ayant soutenu les prétendus droits de l'Église contre la conviction de M. Huelbès, l'orateur spirite répondit :

« Je n'ai, vis-à-vis de l'Église, ni parti pris, ni ressentiment. A une époque où notre patrie, obéissant à une autorité despotique, était régie par d'autres lois que celles de la justice, elle provoqua mon exil, je n'étais pas de sa communion. Pourtant, je le répète, je n'ai pas eu un seul instant de haine contre elle; mon caractère, ma croyance, m'interdisent tout désir de vengeance contre une agonisante. »

M. Pidal prend la parole, assurant que l'Église a été une haute et puissante institution, un moyen de progrès et l'unique lumière de la civilisation durant les siècles de bouleversement.

M. Huelbès répond : « En admettant même que l'Église eût répandu les bienfaits qu'énumère M. Pidal, cette influence passée n'a plus rien à faire dans le présent. La situation est complètement changée, elle ne peut plus s'élever à la puissance d'État et s'imposer comme telle dans les questions civiles. A peine peut-elle se

maintenir elle-même; en plaçant sa force dans l'autorité matérielle, elle a préparé sa chute, elle a prouvé son impuissance, sa faiblesse... » M. Pidal assure que l'Église qui a triomphé de tant d'ennemis, hérétiques, luthériens, matérialistes, a en elle assez de vitalité pour triompher d'une nouvelle secte : le Spiritisme.

M. Huelbès répond : « Elle a pu détruire toutes les croyances qui se sont placées sur son terrain, soit..... Elle a pu vaincre des convictions qui avaient pour base la foi; mais le Spiritisme n'est pas une foi aveugle, il est un fait, et rien n'est brutal comme un fait. Devant la science contemporaine, devant des vérités matérielles, les erreurs doivent être vaincues, surtout quand elles ne reposent que sur des abstractions.

« Il ne convient pas de prolonger ici une telle discussion; mais que l'honorable M. Pidal consente à assister à l'une de nos conférences, il y entendra des spirites discuter publiquement, il se convaincra par lui-même que nous ne sommes pas l'erreur, quand nous cherchons à ouvrir le champ des idées vers les observations naturelles qui prouvent l'existence de Dieu. Du reste, j'ajoute que le Spiritisme ne prétend pas être une secte, il est une école philosophique où la raison, par la déduction des faits, amène à une croyance dégagée de tout mélange humain. »

(Extrait de tous les journaux espagnols.)

M. Huelbès a courageusement et parfaitement défini le Spiritisme. Oui, notre doctrine, passant du connu à l'inconnu, conclut à Dieu et à l'immortalité de l'âme non parce qu'elle espère, mais parce qu'elle croit. Elle dit : « Examinez pour croire », en opposition avec l'Église qui ordonne la foi en proscrivant l'examen. Cette doctrine progressiste, chercheuse, étudie, analyse la nature et l'homme; dans ses observations, elle prend son point de départ à la particule infinitésimale pour le prolonger jusqu'à l'immensité des astres; elle a conquis le droit d'être véritablement une science.

Réjouissons-nous de la voir, forte de sa conviction et de sa bonne volonté, entreprendre la guerre sainte de la lumière contre les ténèbres. Que nos vœux sympathiques lui soient acquis, lorsqu'elle prépare le triomphe pacifique de la vérité. Madame G. COCHET.

### Deux phénomènes remarquables.

Messieurs,

Ci-joint deux articles pouvant intéresser le Spiritisme; notre petit comité juge convenable de vous les envoyer.

Le premier, la Presse parisienne le relatait, le mercredi 18 février 1874, sous le titre : *Une aventure incroyable*, le livrant, dit-elle, « *aux méditations des spirites* » ; elle termine l'article en disant : « *expliquez cela si vous pouvez,* » comme si elle croyait la chose impossible.

Pour les spirites, les pressentiments loin d'être des choses surnaturelles, sont simplement des faits entrevus par l'Esprit lorsqu'il est dégagé; et quant à la coïncidence des coups frappés, constatés par l'enquête, pendant la crise et la mort de l'enfant de notre malheureux frère, ils ne sont pas invraisemblables, puisque nous constatons chaque jour des milliers de faits similaires; les Esprits amis viennent ainsi nous avertir de leur départ et de leur rentrée dans le monde invisible. Il n'est peut-être pas une seule famille qui (si elle voulait s'en donner la peine) ne trouvât dans ses annales un fait semblable, que la plupart des soi-disant esprits forts rangent au nombre des contes de *bonnes grands'mères*.

Le second grossit les volumineux dossiers qui traitent de l'intelligence des animaux. Nous le trouvons dans la *Gazette des paysans*, du 1<sup>er</sup> au 8 février 1874; nous croyons utile de vous l'envoyer. Il est vrai, les spirites n'ont pas besoin de tous ces documents pour croire à l'intelligence des animaux et à la perfectibilité de leur espèce; cependant, il est indispensable d'accumuler les preuves nécessaires pour bien traiter cet important sujet d'études.

Agréez, messieurs, nos respectueuses et fraternelles salutations.

Cuffier, près Soissons, 23 février 1874.

H. COUTANT.

---

#### UNE AVENTURE INCROYABLE

Nous trouvons dans le *Droit* le récit extraordinaire qui suit, et que nous livrons spécialement aux méditations des spirites :

Avant-hier matin a été trouvé broyé sur la voie le cadavre d'un employé du chemin de fer du Nord, nommé G\*\*\*. La mort remontait à plusieurs jours.

Dans les poches du cadavre, il y avait ces notes :

*Lundi.* — Je rentre chez moi avec la conscience d'un homme qui a accompli son devoir, heureux et content. Je me couche et je m'endors. Lorsque j'entends frapper deux coups à ma fenêtre, il n'y avait pas de vent, pas de brise. Je m'écrie : « Dieu, sauve ma femme et mon enfant. »

*Mardi.* — J'ai été inquiet toute la journée. J'ai travaillé; je

rentre encore chez moi. A minuit, dans la cheminée, comme un coup de foudre; c'est comme un marteau sur de l'airain. Je répète ma prière: « Dieu, punissez-moi, mais épargnez ma femme et mon enfant. » Je sens qu'il vient d'arriver malheur. Je sors, je ne sais où je vais. Ce que je sais bien, c'est que je retourne à la Providence.

! Rien de plus. Remarquez en passant l'élévation de la pensée de cette dernière phrase...

Justement intriguée, la police a ouvert immédiatement une enquête et a découvert que G\*\*\* était un honnête garçon mais d'esprit un peu faible, et fervent adepte du Spiritisme. Il y a quelque temps, il avait envoyé son enfant à la campagne et sa femme s'était placée comme femme de chambre.

Ici, nous arrivons à l'invraisemblable.

L'enquête a constaté qu'à l'heure où G\*\*\* avait entendu les deux coups mystérieux frappés à la fenêtre, son enfant avait une crise violente, et que le lendemain, à minuit précis, au moment juste où G\*\*\* entendait dans la cheminée le bruit du tonnerre dont il parle, et s'écriait: « Je sais qu'il vient d'arriver malheur, » son enfant mourait.

Expliquez cela si vous pouvez!

---

#### L'INTELLIGENCE DES OISEAUX

M. Charmolue, dans sa causerie scientifique de la *Patrie*, fait la description très-intéressante, très-pittoresque, d'une *pantomime militaire jouée par des oiseaux*. Oui, par des oiseaux, à Paris, en plein boulevard!

Des bouvreuils, des pinsons, des chardonnerets, des mésanges, admirablement dressés, tenaient fort bien leur emploi et jouaient leurs personnages humains en gens à qui, depuis de longues années, les tréteaux et la scène sont choses familières.

Après une petite parade amusante, où un gros bouvreuil, plus spirituel qu'il n'en a l'air, fait divers tours de passe-passe, désigne la personne la plus aimable de la société, devine une carte mise et mêlée dans un jeu, quand la foule est rassemblée et forme un cercle compacte autour de la petite table qui sert de scène et de théâtre, lorsque enfin la petite somme demandée par l'impresario est complète, le drame commence.

Le rideau se lève, c'est-à-dire la porte de la cage où sont renfer-

més les gracieux acteurs emplumés, s'ouvre et leur livre passage. Les oiseaux sortent en rangs pressés, se massent avec ordre, se mettant en ligne. Bientôt, ils prennent leurs armes, fusils de bois, formés d'une allumette, qu'ils portent crânement chacun sous son aile droite. Avec ordre et sans confusion, ils font ensuite diverses évolutions : ils marchent en rang, par file à droite, par file à gauche, font front ou volte-face au commandement avec une précision, un ensemble à faire honte à des volontaires d'un an. Lorsque tous ses exercices sont terminés ils se comptent.

Mais pourquoi cette agitation subite? Qu'ont-ils à s'interroger, à piailler avec une animation toujours croissante? Qu'y a-t-il? Quel événement les frappe? Quel malheur les accable? Un des leur manque à l'appel! Un déserteur est *parmi eux!* Où donc est-il, ce lâche qui se dérobe aux patriotiques devoirs qu'exige de tous ses enfants la patrie menacée? Quel est-il? Où se cache-t-il? Qu'on le poursuive, qu'on le trouve, qu'on le saisisse et qu'il subisse le châtement exemplaire qu'il mérite par son absence au moment du danger!

Tous se précipitent, ils vont, viennent et reviennent, ils furètent partout, d'abord sans succès, puis voilà que dans la cage on découvre, tranquillement installée dans un coin, une mésange à tête bleue. Elle grignotait à petits coups de bec un morceau de lard rance dont on sait que ses pareilles sont fort friandes.

On la saisit, non sans éprouver une énergique résistance de sa part. Dans cette bataille, deux pinsons perdirent quelques plumes; cependant, à la fin, la force, comme il est juste, reste à la loi. Voilà donc notre mésange amenée toute penaude devant une cour martiale dont un gros bouvreuil au ventre rond, à la gorge rouge, est le président. Deux pinsons, à ses côtés, sont les assesseurs. Un chardonneret éloquent prononce le réquisitoire. La pauvre mésange ne dit rien, elle semble connaître l'inutilité de toute tentative de révolte, elle sait qu'elle mérite la mort et s'entend, sans sourciller et sans protester, condamner à être fusillée sur l'heure.

Aussitôt le peloton d'exécution se forme, quatre oiseaux vont chercher un petit canon, chargé d'avance d'une amorce fulminante; ils l'amènent à quelques pas du déserteur, font très consciencieusement le simulacre du chargement, puis ils le braquent avec habileté et y mettent le feu. Le coupable, le condamné, c'est-à-dire la mésange, tombe mort, foudroyé sur le coup. Justice est faite!

Alors deux graves pinsons des Ardennes s'avancent, ils traînent

et poussent de leurs becs une légère brouette, deux autres relèvent le cadavre de l'oiseau fusillé et le placent eux-mêmes dans le petit véhicule. Les porteurs se dirigent ensuite vers l'endroit où une tombe a été préparée (c'est une petite boîte bien rembourrée et capitonnée d'ouate et de coton), ils jettent le corps; puis tous les oiseaux défilent avec ordre devant cette tombe, où la mésange entr'ouvre des yeux pleins de malice. Après le défilé, elle sort gaiement de son tombeau, salue le public et retourne bien vite à son lard rance. A sa suite, tous les autres oiseaux se précipitent vers la cage, se bousculant, se houspillant, se culbutant et piaillant afin d'arriver plus vite aux mangeoires, où un grain abondant récompense leur talent et leur docilité.

N'est-ce pas là une chose admirable? Combien de temps, de soins, de patience n'a-t-il pas fallu à l'oiseleur pour obtenir de si beaux et si complets succès? Il est presque incroyable qu'on ait pu, même après un long temps, parvenir à fixer sur un objet l'attention si volage des oiseaux. Qu'on leur fasse faire quelques menus tours, qu'on dresse un chardonneret à tirer son eau et sa nourriture, cela, bien qu'étonnant, se conçoit encore; cela se voit fréquemment; la faim, du reste, et la soif rendent ingénieux et donnent de l'intelligence aux plus bêtes. Mais là, c'est toute une suite d'idées qu'il a fallu faire comprendre, non pas à un seul, mais à plusieurs. On peut voir, par cet exemple, que nous ne connaissons pas encore la limite où s'arrête l'intelligence des oiseaux.

---

### **Comment peut se produire la photographie spirite**

---

La *Revue spirite* de février dit qu'on peut envoyer un portrait quelconque à M. Buguet, photographe, à Paris, pour essayer d'obtenir la photographie d'un Esprit évoqué; elle ajoute, en manière de réserve, qu'elle n'affirme pas que le fait doive inévitablement se produire chaque fois. Le phénomène capital de la photographie spirite ne m'a jamais grandement étonné, bien que je le considère comme étant, pour les incrédules, l'une des preuves physiques les plus convaincantes de la réalité du monde des Esprits. Je vous soumets mon opinion sur ce vaste sujet, tout prêt à abandonner mes vues personnelles au fur et à mesure que je comprendrai que je me suis trompé.

Les fluides obéissent à la volonté. Cette proposition est démontrée en magnétisme et en Spiritisme. Les fluides sont les forces qui agis-

sent sur la matière; leur nature intime nous est à peu près entièrement inconnue. Les Esprits étant doués de volonté peuvent donc produire une espèce de condensation ou plutôt de modification, dans les molécules constituantes de leurs corps éthérés, les faire passer momentanément d'un état fluide normal à un état plus ou moins gazeux pouvant impressionner la plaque sensibilisée de la chambre obscure. La réflexion nous amène à comprendre qu'il n'est pas dit, ainsi que quelques physiciens prévenus ont pu le croire, que le corps placé dans le champ de l'objectif doive nécessairement être tangible ou visuel. La lumière est incontestablement plus subtile dans ses effets, que la rétine de l'œil n'est sensible aux impressions de la lumière. Certains animaux voient très distinctement dans l'obscurité ce que notre œil ne peut saisir. La photographie spirite n'est donc pas un fait anormal.

D'autre part, la théorie spirite basée sur l'enseignement universel des Esprits et sur la science spirite expérimentale, nous enseigne que les Esprits produisent leurs manifestations visuelles ou tangibles en combinant une portion du fluide périsspirituel humain avec les éléments qui constituent leurs corps individuels; et cette qualité ou aptitude d'émanation périsspirituelle, facilement assimilable aux corps des désincarnés, constitue ce que nous appelons la médiumnité, envisagée dans l'un de ses modes particuliers. Un médium photographe est donc indispensable pour l'obtention d'un portrait d'Esprit. De plus, je pense que la présence de la personne en faveur de laquelle l'Esprit vient poser dans le champ de l'objectif, est très utile, sinon indispensable; sa présence doit faciliter, dans une certaine mesure, les combinaisons fluidiques de l'Esprit évoqué. Ne sommes-nous pas d'ailleurs, les uns et les autres, tous médiums à quelque degré? Mais la présence réelle de la personne n'est pas indispensable; la *Revue spirite* le déclare implicitement, quand elle dit qu'on peut envoyer un portrait quelconque. Que le portrait soit celui d'un vivant ou d'un mort, pourvu qu'il y ait sympathie entre l'être du portrait et l'Esprit évoqué, je pense que rien ne sera changé à la proposition. Cette seconde phase de la photographie spirite semblerait être corroborée par les expériences récentes, et détaillées dans la *Revue spirite* de ce mois, expériences qui tendraient à démontrer que tout objet, toute œuvre humaine, garde indéfectiblement l'empreinte, le sceau, en un mot le souvenir latent de son auteur. C'est cette trace fluide, laissée par la main de l'homme sur un objet, que j'appelle souvenir latent; souvenir qu'on peut pour

ainsi dire réveiller à la vie, à l'aide d'une faculté médianimique semblable à la médiumnité au verre d'eau. Or, cette trace lointaine, ce passé fluidique, n'est-il pas plus réel, plus vivant encore dans un portrait photographique émané d'un incarné qui y a déposé l'empreinte générale de son être, et bien certainement, une portion fluidique de sa personnalité? Je m'expliquerai ainsi pourquoi la présence d'une personne peut être remplacée par son portrait... J'ose aller plus loin : je pense qu'un portrait n'est pas absolument nécessaire. Ce sera là la troisième phase à examiner.

L'évocation est un fait positif, c'est l'action déterminante d'un phénomène réel. Un appel fluidique, semblable à l'action magnétique, semblable à la secousse électrique d'un fil télégraphique, est ressenti par l'Esprit évoqué. Deux êtres, l'un incarné, l'autre désincarné, sont mis, par cet appel, en rapport, en communication instantanée; mais, l'imperfection de nos organes, leur peu de subtilité, de perception, leur trop grande matérialité, nous empêchent de traduire couramment, de notre côté, les pensées, les réponses qui nous sont transmises à travers ce pont fluidique lancé par la volonté vers l'Esprit évoqué; néanmoins, notre prière est arrivée à destination, portée sur l'aile de la pensée, et si elle doit être accueillie favorablement, l'Esprit peut, dès cet instant, attirer à lui la portion du fluide périsprital que nous lui abandonnons volontairement par l'acte de notre appel; il peut d'ailleurs être à nos côtés, et prendre ainsi ses dispositions pour que, si quelque chose de nous doit agir dans la production de sa propre photographie, notre présence ou notre portrait ne soit plus indispensable. S'il n'en était pas ainsi en quelque sorte, je me demanderais en quoi consiste la nécessité de notre présence ou de notre portrait? Pourquoi, si notre présence n'est pas indispensable, celle de notre portrait l'est-elle davantage? Pourquoi enfin, si notre personne ou notre portrait n'est ici — ce que je pense — que le récipient de certains éléments nécessaires aux combinaisons fluidiques qui doivent produire la venue du portrait de l'Esprit sur la plaque sensibilisée, pourquoi, dis-je, une évocation sympathique à distance, soutenue par la volonté, ne remplirait-elle pas le même but?...

Les progrès frappants de la science spirite n'ont bégayé que les premières leçons divines. L'étude des fluides doit certainement éclairer les mystères de la nature cachés à notre entendement. Que Dieu soit loué!

CLAPEYRON JACQUES.

Saint-Etienne, 1874.



Je déclare que la photographie de l'Esprit de ma chère enfant est bien réussie. L'œil de sa mère est le plus sûr garant de sa ressemblance; l'envoi de ma carte-portrait a suffi au médium Buguet, pour obtenir ce résultat consolant et décisif.

J. EYSSERIE fils (Drôme).

Quoique profondément convaincus de la réalité des phénomènes, l'envoi, à Paris, de la photographie de ma fille, a donné une réussite complète; mon mari, mort depuis vingt ans, dont nous n'avions pas de portrait, que mes enfants n'ont pas connu, s'est manifesté de manière à ne pas avoir de doute; je reconnais mon mari.

Madame PRIODA (à Milan); *approuvé*: marquise DE ROSA....

L'une des photographies spirites qui nous entoure d'un voile, a été unanimement reconnue par toutes les personnes auxquelles je l'ai montrée, pour être celle d'une amie d'enfance à moi, la baronne de K\*\*\*, morte il y a environ quinze ans, et à laquelle j'étais loin de penser! Or, la veille de l'expérience, mes Esprits sympathiques m'avaient informé par écriture que j'obtiendrais la photographie d'une personne à moi connue, et qui aurait pour but, en se manifestant ainsi, de se rappeler au souvenir de ma sœur avec laquelle, en effet, la baronne de K\*\*\* était intimement liée.

Une autre photographie, celle où ma femme a posé seule, quoique moins positive que la première, a été reconnue par plusieurs personnes (ignorant complètement de quoi il s'agissait) pour une jeune dame morte à Varsovie, il y a quelques années, et à laquelle ma femme pensait vivement au moment de l'opération.

Recevez, mon cher monsieur Buguet, l'assurance de ma très cordiale considération.

Prince Emile DE SAYN WITTGENSTEIN (Allemagne).

Je certifie avoir obtenu chez M. Buguet le portrait de ma tante, morte à quatre-vingts ans.

L. BAZOT, d'Angers.

Je certifie avoir obtenu chez M. Buguet le portrait de mon père sur une photographie d'une jeune personne de mes amies.

H. BAZOT, d'Angers.

Permettez-moi de vous remercier, M. Leymarie, pour M. Leue, moi et mes enfants, au nom de tous les spirites de Constantinople, pour les photographies obtenues chez M. Buguet. Les deux Esprits placés derrière la photographie de mon mari, sont nos enfants bien-aimés; leur ressemblance est parfaite. Pour être bien sûrs que nous n'étions pas le jouet d'une illusion, nous avons appelé notre homme de peine, qui conduisait l'ainé au lycée deux fois par jour; comme nous, il a été frappé, nommant les enfants; il n'était pas prévenu, ne sachant point si nous attendions des portraits de Paris. Nous avons ainsi la preuve convaincante de l'existence spirituelle de nos fils, et cela préoccupe beaucoup les Esprits ici; comment, disent-ils, voilà deux enfants nés et morts à Constantinople, et par l'envoi du portrait-carte de M. Leue, on obtient les portraits frappants de ces deux fils, cela surpasse toutes choses vues jusqu'à ce jour. Notre doctrine reçoit ainsi une sanction nouvelle, etc., etc.

1<sup>er</sup> mai 1874.

Marie LEUE, née LYONNARD.

Je déclare que le mardi 12 mai 1874, je me suis rendue chez M. Buguet en compagnie de madame Bosc et de M. Leymarie; que je n'avais dit à personne qui je voulais évoquer. M. Buguet quoique étant malade, a bien voulu se rendre, appuyé sur deux cannes, à la salle des poses; or, étendu sur un fauteuil, il souffrait atrocement; les préparations ont été faites par M. Leymarie et l'opérateur. J'ai obtenu sur le même cliché, deux épreuves sur lesquelles, derrière moi, mon bien-aimé compagnon de travail, Allan Kardec, est venu dans les positions suivantes: sur la première épreuve, il tient une couronne au-dessus de ma tête; sur la seconde, il présente un carré blanc, large de quelques mil-

limètres, sur lequel sont écrits en lettres lisibles avec une loupe puissante ou un microscope, les mots suivants :

MERCI CHÈRE FEMME;  
MERCY LEYMARIE;  
COURAGE,  
BUGUET.

Malheureusement, M. Buguet a laissé poser quelques secondes de trop; la figure de mon mari n'est pas aussi nette que je le désirerais. Remercions Dieu de cette consolation, de pouvoir obtenir les traits d'une personne aimée, d'avoir de l'écriture directe.

Madame ALLAN KARDEC.

*Nota.* — On nous demande la somme que l'on doit envoyer en même temps que son portrait, pour obtenir 6 cartes d'une épreuve de photographie. — C'est 20 francs. — M. Buguet part le 6 juin, pour Londres, où les spirites l'attendent; il y séjournera quinze jours ou un mois. Néanmoins, on peut envoyer des cartes-portraits, elles lui seraient adressées par sa maison de Paris; les épreuves seraient obtenues à Londres.

### Faits spirites, chez le curé de Basachew.

Monsieur, 28 mars (9 avril) 1874. Russie, gouvernement de Twer.

Vous m'avez demandé de vous tenir au courant des faits spirites qui se présentent en Russie; je n'ai pas attendu longtemps pour avoir l'occasion de vous en fournir. Le n° 81, 23 mars (4 avril de notre style), du journal de Moscou : *Nouvelles contemporaines*, contient une correspondance de province qui mérite d'être mentionnée; car si les phénomènes qu'elle relate sont vrais, ils présentent sous plus d'un rapport un intérêt particulier, par les détails dont la valeur n'échappera pas à des lecteurs spirites.

(4 Mars.) — A la fin de l'année passée, il y a eu des phénomènes extraordinaires, incroyables, dans la maison du curé du village de Basachew (1). Ils se sont produits pour la première fois, le 23 décembre, à 9 heures du soir; différents petits objets : des boîtes, des ciseaux, un dé à coudre et autres, sont tombés de la table du salon; c'était le moment où les maîtres de la maison allaient se coucher. On remit en place les objets en question, après avoir grondé le chat qu'on croyait coupable de ces méfaits; quelques minutes après, les mêmes objets ont été jetés par terre, et outre cela, des pots de fleurs, qui se trouvaient sur la fenêtre, ont été lancés contre le plancher avec une telle force qu'ils ont été mis en morceaux. Le pauvre chat fut chassé de la maison. A peine les maîtres étaient-ils endormis, qu'ils furent réveillés par le tremblement d'un petit poêle, et les différents petits objets qu'il supportait furent lancés à terre avec force. La frayeur fut grande, et l'on ne dormit plus de toute la nuit.

(1) Gouvernement de Saratow.

Ce n'était cependant que le faible commencement des faits mystérieux qui devaient se passer dans cette maison, car chaque jour il y eut de nouveaux phénomènes inexplicables, qui, le plus souvent, consistaient en déplacement ou chute de différents objets. Ainsi, le *samowar* (bouilloire russe) étant en ébullition, fut soulevé de table par une force invisible, et jeté à terre avec assez de force pour être défoncé; la théière et les tasses le suivirent. Souvent, on trouvait des tables, des chaises, des tableaux renversés et placés les uns sur les autres, y compris une montre de poche, habituellement accrochée au mur, bien que sa chaîne entourât plusieurs fois le clou auquel elle était suspendue. Cette montre finit par être tout à fait brisée, ainsi que le verre qui recouvrait le portrait de l'empereur, ce tableau étant lancé contre le mur opposé. Un porte-allumettes, enlevé de la fenêtre où il était, frappa à la tête une parente du prêtre, en lui causant une vive douleur. Un couteau de cuisine, venu on ne sait d'où, vint frapper à la tête la servante; heureusement, le coup ne fut pas porté avec le tranchant. On voyait souvent des galoches arriver de l'antichambre au salon; des effets se trouvant dans la chambre à coucher, tomber par terre, et différentes parties d'habillements féminins, passer entre la cloison et le plafond (la distance étant à peine de 4 à 5 pouces) et tomber à terre de l'autre côté; de grosses pierres, que l'on n'eût pu enlever qu'au moyen d'une forte hache, se détachèrent du poêle pour frapper avec violence la muraille opposée. Un pot rempli de gruau destiné aux enfants, placé sur le poêle, décrivit un demi-cercle autour du tuyau de ce poêle, et se fendit en plusieurs endroits. La force mystérieuse ne laissa même pas en repos les objets sacrés.

A la suite de tant de phénomènes extraordinaires, le prêtre crut de son devoir d'exorciser sa maison, de l'asperger d'eau bénite, et après la cérémonie, il invita les assistants à prendre du thé; la croix et l'Évangile étaient enveloppés, noués ensemble et déposés sur une table vide; bientôt, au grand étonnement des convives, le paquet fut jeté par terre, au côté opposé de la table sur laquelle on l'avait placé. La présence des étrangers ne put arrêter les phénomènes.

La curiosité excita l'écrivain de la commune, qui désira passer la nuit chez le prêtre; mais tout fut tranquille chez le curé, et lorsque le curieux sortit le matin pour revenir chez lui, une table, placée dans un coin, se mit à sa poursuite. Les paysans ayant entendu parler de ce qui se passait chez leur curé, vinrent un jour chez lui, accompagnés du maire et de l'homme représentant la police du vil-

lage. En leur présence, une serrure se détacha avec fracas pour aller frapper le mur opposé à la porte ; outre cela, une pierre fut arrachée de l'une des murailles, et, chose singulière, bien que cette muraille fût en vue de tous et que l'un des curieux fût adossé contre elle, on ne s'aperçut de l'absence de cette pierre que lorsqu'on l'entendit tomber sur le plancher. Pendant les fêtes, deux jeunes prêtres étrangers, après l'office, allèrent visiter la maison à événements. En leur présence, des services à thé, des objets de cuisine furent brisés, et le respectable maître de la maison dit, que lorsque cette bataille de pots commença, et surtout que lorsque l'un d'eux, contenant plus de quinze litres, fut jeté, on ne sait pourquoi ni comment, ses hôtes s'effrayèrent extrêmement. L'un d'eux fit le signe de la croix, et tous deux jugèrent prudent de se retirer au plus vite, sans vouloir accepter le repas qui leur était proposé.

Ces phénomènes se sont terminés le 28 décembre 1873, par la chute d'un candélabre posé sur la table. Le pauvre curé et sa femme ne savaient où se réfugier, n'ayant pour toute habitation qu'une grande pièce partagée par des cloisons en planches, qui formaient plusieurs chambres. (On voit souvent en Russie, dans les villages, des maisons dont les chambres sont formées par des cloisons en planches, et ces cloisons ordinairement ne montent pas jusqu'au plafond.) Ils craignaient de rester seuls, même pendant le jour. La paroisse étant petite, ils sont pauvres, et la perte des objets brisés leur était sensible. Outre cela, on disait dans la contrée que le prêtre de Basachew était visité par le démon.

« Jusqu'à présent, dit la correspondance, la raison de ces phénomènes n'est pas connue, et les observations du prêtre ont constaté que la force mystérieuse agissait seulement auprès des objets sur lesquels l'attention des maîtres de la maison n'était point fixée. Ainsi, une fois le curé, comme expérience, plaça une assiette devant lui et fixa son attention sur elle ; l'objet resta en place, mais ayant un moment de distraction, elle fut aussitôt jetée par terre et brisée en petits morceaux. »

La correspondance se termine par de longues réflexions ; l'auteur prétend que les spirites expliquent de pareils phénomènes par le magnétisme ; il se plaint de ce que la science ne cherche pas à en connaître la véritable cause.

Après avoir traduit textuellement les faits, je crois faire un acte de courtoisie envers vos lecteurs en supprimant ces raisonnements dont on peut mesurer la valeur.

Dans la même feuille se trouve l'appréciation des rédacteurs de cette correspondance, qui est remarquable en ce sens que, pour la première fois, un journal russe ose traiter sérieusement de pareilles questions. Non-seulement cette appréciation ne rejette pas la possibilité des faits relatés dans la correspondance, mais elle condamne les hommes de science qui nient *à priori* tout ce qui sort du cercle de leur savoir, de peur, dit-elle, de voir chanceler leur sceptre et leur couronne d'infailibilité. Comme preuve à l'appui de ce qu'elle avance, elle cite la découverte du magnétisme animal par Mesmer, que la science a toujours traité avec légèreté, refusant de s'en occuper et niant même les faits qui se passaient sous ses yeux; si bien, dit-elle, que jusqu'à nos jours le magnétisme n'a pu prendre le rang qui lui est dû scientifiquement parlant. Comment s'étonner, dit le journal de Moscou, si l'orgueil empêche nos académiciens de prendre en considération l'ordre de phénomènes que nous venons de citer, bien qu'ils se reproduisent souvent et partout. Il finit par féliciter, dans un langage moqueur, les spirites que cet article intéressera.

Peut-être trouverez-vous utile de faire quelques remarques instructives au sujet des faits ci-dessus mentionnés, quant à moi je me borne au simple rôle de rapporteur, et vous prie, monsieur, d'agréer mes saluts fraternels pour vous et pour la Société que vous représentez.

Henri STECKI.

Que nos lecteurs se reportent aux attaques des journaux du mois de mai 1874, contre le Spiritisme et les faits qu'il ne cesse de présenter à l'attention de tous, et leur religion sera faite à l'égard de ces écrivains, qui sans vergogne osent dénaturer la vérité. Plaignons-les sincèrement et recueillons, comme par le passé, tous les faits qui viennent corroborer nos propres expériences. Remercions M. Stecki et tous nos collaborateurs de vouloir bien nous aider dans cette rude tâche, d'enlever une cataracte séculaire aux Esprits incarnés.

### **Le médium Wasch, de Rotterdam.**

La Haye, le 26 avril 1874.

Chers messieurs,

Depuis le voyage fait en Hollande par le célèbre médium Ch. Williams, plusieurs de ses collègues, en ce pays, ont vu leurs facultés médianimiques se transformer ou se perfectionner. L'Esprit de John King avait promis de chercher et d'envoyer en Hollande des

Esprits qui puissent, comme lui, donner des preuves matérielles du Spiritisme. Sa promesse a été tenue, et de nouveaux phénomènes d'apports, de tangibilité, de matérialisation, d'écriture directe, sont obtenus journellement avec l'aide d'un nouveau et remarquable médium de Rotterdam, M. Wasch. Je crois bien faire en vous adressant un rapport des faits constatés par moi-même. L'accueil bienveillant que vous avez fait à mes précédentes correspondances m'encourage à les continuer.

Présenté dans une famille charmante, celle de M. Z\*\*\*, peintre à Rotterdam, notre chaîne, composée de douze personnes, fut à peine formée que la table, fort pesante, fut soulevée avec une vigueur et une légèreté remarquables. L'Esprit qui se communique à M. Wasch, se nomme Harry, comprend et parle par la bouche du médium, l'anglais, le hollandais et le français, se dit organiste de son vivant. Les lumières éteintes, Harry s'empara vivement des instruments posés sur la table, répondit à toutes les questions en se servant de la clochette, d'un harmonica, et autres objets; toucha nos mains avec les siennes, dont les doigts étaient tièdes et vivants. Les instruments volaient et jouaient de toutes parts, deux boîtes à musique furent montées par lui et jouaient ou se taisaient à volonté; ces boîtes voyageaient au-dessus de nos têtes. Harry est très bon musicien; il nous l'a prouvé en jouant sur l'harmonica avec deux marteaux, des airs nationaux, des mélodies, avec un rythme, une expression, une justesse parfaites. Il jouait parfois en notes vivement répétées, comme sur la mandoline, et modulait ainsi des chants très doux et expressifs. On pria une personne du cercle de chanter; il prit aussitôt un diapason sur la table et lui donna le *la* d'une façon très obligeante; puis, il accompagna très bien le chanteur en improvisant de jolies variations sur l'harmonica.

Harry donnait, toutes les quinze à vingt minutes, le signal d'un repos. Le médium Wasch sortait de son *entrance*, et on lui racontait les détails de ce qui venait de se passer, car lui seul a le désagrément de n'en rien voir ni savoir. La séance recommença à cinq ou six reprises, et toujours à peine les lumières éteintes, les manifestations recommençaient instantanément. C'était toujours de nouvelles épreuves demandées à Harry par MM. Bekx et Riko, tous deux habiles et sérieux investigateurs; M. Riko avait apporté une fiole de phosphore liquide, il demanda à Harry s'il consentirait à continuer ses expériences malgré la lumière phosphorée. Il répondit qu'il essayerait; la fiole fut couverte d'un porte-voix: on vit alors

le porte-voix, soulevé à plusieurs reprises par la main d'Harry, découvrir la lumière. Une cordelière, attachée à mon bras avec beaucoup de nœuds compliqués, fut dénouée rapidement par deux mains fines et nerveuses, dont je sentais l'impression solide et très adroite sur mon bras. Une bouteille fut débouchée par Harry, qui vissa lui-même le tire-bouchon, mit le manche dans les mains du D<sup>r</sup> Bekx ; Harry tira vivement la bouteille à lui, et le bouchon sortit avec son bruit accoutumé.

— Pour la première fois depuis que nous avons eu des manifestations physiques, nous avons obtenu d'Harry de souffler dans une flûte et d'en tirer des sons très clairs. Ce serait donc, chez lui, un poumon fluïdique qui se matérialise?...

Il prit des bonbons dans une boîte, nous en distribua à tous ; il en mit même à nos lèvres ; il fit un cornet spécial destiné à être porté à la gentille fillette de M. Bekx. Dans une séance précédente, Harry avait apporté une fleur du dehors et l'avait donnée à cette enfant. Le caractère de gracieuse douceur, de complaisante bonté de cet Esprit, nous laissait sous un vrai charme. Harry nous donna aussi le phénomène de l'élévation de son médium, M. Wasch, vers le plafond. Les personnes qui tenaient celui-ci par la main étaient forcées de le suivre en montant sur leurs chaises, cette suspension aérienne dura environ trente secondes ; puis le médium descendit doucement se coucher sur la table.

Harry inventait à chaque instanc de nouvelles preuves de ses forces matérielles, et surtout de sa vive intelligence ; c'était toujours de nouvelles combinaisons et merveilles, pour nous affirmer sa puissance et sa vitalité intenses. Quelles preuves plus convaincantes, plus matériellement positives de l'incorruptibilité des fluides animiques, de l'immortalité de l'Esprit. Ce n'est plus seulement de l'espérance vague, de la foi aveugle, qui peuvent nous servir de base dans la vie terrestre, mais bien la certitude *la plus absolue*, le positivisme le plus inébranlable. On peut maintenant opposer aux *soi-disant* matérialistes et incrédules, un matérialisme spirite plus compact et plus évident que le leur qui n'ose rien analyser ni expliquer. A matérialisme, matérialisme et demi ; la puissance et la volonté divines prouvées par A plus B!...

Je vous prie d'agréer, cher monsieur, mes fraternelles salutations.

BRION DORGEVAL.

---

DISSERTATIONS SPIRITES

**Pater spirite du groupe Charitas (Béthune).**

O toi, notre père céleste qui es aux cieux, sois aimé et vénéré de tous tes enfants; — Que le royaume de tes vérités divines nous arrive; — Que ta volonté, immuable dans sa perfection, soit faite dans tes mondes infinis et sur notre misérable terre d'épreuves et d'expiations, où ton doux Fils s'est immolé pour nous sauver; — Que notre pensée touche au cercle lumineux des pures jouissances de tes sublimes créations! — O notre père si fécond, toi qui, plaçant tes innombrables enfants sur les ailes des siècles, les envoie chercher l'accomplissement de tes mystérieux desseins dans l'infini des réincarnations, donne-nous aujourd'hui les consolations divines de ta bonté si miséricordieuse; — Pardonne-nous nos fautes, comme nous pardonnons à ceux qui se sont rendus coupables envers nous. — Garantis-nous contre les passions terrestres, et délivre-nous de la tentation des mauvais Esprits. — O principe d'amour infini, fais que le germe du bien arrive à sa maturité, car à toi est l'empire, la puissance et la gloire. Ainsi soit-il.

**Préoccupations matérielles; négligence  
du progrès moral.**

Subvenir par le travail aux besoins de sa famille; chercher à acquérir une modeste aisance et le repos dans la vieillesse, sont choses légitimes. Mais il faut bien se garder de s'absorber dans les questions d'intérêt matériel au point de négliger son progrès moral.

Les trois exemples suivants nous montrent que cette passion des affaires et du gain, lors même qu'elle n'a pas fait commettre d'actes très coupables, engendre néanmoins un état pénible après la mort.

« *Auger* : Je suis un mort.

« Que ressentez-vous? — La peine que me cause ma mort.

« Que regrettez-vous dans la vie? — Je regrette mes habitudes.

« Quelles habitudes? — Avoir une terre, une ferme, des bœufs; avoir des récoltes à vendre.

« Qui vous amène à moi? — Le désir de changer de situation; j'espère que tu me tireras de là.



« Souffrez-vous physiquement? — Non; je n'ai que des regrets.

« Si vous aimez la culture, il faut choisir un cultivateur qui vous soit sympathique, et le suivre dans son travail. Il faut alors lui inspirer de bonnes idées, lui donner du courage quand il en manque, en un mot le guider et le conseiller comme si c'était un fils. — Je vois bien ce que tu veux dire, et je puis le faire. Ce ne sera pas la première fois que j'aurai donné de bons avis à ceux qui sont encore sur la terre. Mais ce n'est plus la même chose, on ne m'entend pas; et si je souffle une pensée, c'est rare que l'on veuille bien m'obéir. Et puis, voilà : ce n'est plus moi qui commande, ce n'est plus moi qui fait les bénéfices; ce que tu me dis de faire ne me sortira pas de ma situation.

« Il faut prier Dieu. — Cela est une idée, je n'y pensais pas. Oui, quand on ne sait plus où donner de la tête, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de se confier à Celui qui, après tout, est le maître suprême de tout.

« Prions ensemble. (*Après la prière.*) — Oui, je prierai; la prière me rajeunit l'Esprit, et j'ai besoin de cela. »

*Le guide.* — Cet Esprit est un de ces paysans intéressés qui ont mis toutes leurs facultés dans la vie agricole. Pour eux, pas d'autres horizons que de semer du blé, de récolter, de vendre, de mettre de côté sou par sou, et d'acheter un lopin de terre. C'est une absorption de tout l'être par cette seule préoccupation. Son état actuel n'est pas absolument douloureux, mais cet Esprit est en proie à un regret grandissant chaque jour, et qui est destiné, s'il ne fait un vigoureux effort et s'il ne se crée une distraction, à s'emparer de lui et à le dominer au point de devenir une souffrance non-seulement réelle, mais cruelle.

Je te l'amène pour tenter de le sortir de là, pour essayer, au moment voulu, de lui tendre la perche et de le mettre en mesure de remonter un courant capable bientôt de l'emporter. Actuellement, la prière seule peut lui être utile; qu'il prie! prie aussi pour lui. Dans quelque temps, ces prières auront ouvert dans ses pensées une fissure qui lui permettra de comprendre les conseils qui lui seront donnés.

« *Deley* : Je suis dégagé, non sans peine.

« Souffrez-vous? — Non, pas positivement; mais je ne suis pas positivement heureux, car je suis comme l'oiseau sur la branche. Je ne sais ni ce qui m'attend, ni ce qu'il faudrait que je fisse pour sortir de cet état de transition qui m'est désagréable.

« (*Au guide.*) Quel conseil lui donner? — (*Le guide.*) Consulte son passé.

« N'avez-vous pas commis quelque faute sur la terre qui vous soit une cause de tristesse et de regrets? — Oui, j'ai été un mauvais mari et un homme peu délicat dans les affaires.

« Est-ce tout? — Oui; je ne souffre plus, ce n'est pas à proprement parler une souffrance; c'est une sorte d'humeur noire, de tristesse invincible qui me pèse sur l'esprit.

« Essayez de définir cette tristesse et d'en indiquer la cause? — Regrets de la vie; puis, à un autre moment, regrets d'avoir si peu avancé dans mon existence, car j'ai comme un pressentiment confus qu'il ne tenait qu'à moi de ressembler à ces êtres à l'Esprit libre, aux fluides clairs et limpides, à l'âme heureuse d'elle-même.

« Il faut prier; il faut en outre vous instruire sur le monde dans lequel vous vous trouvez. L'étude du Spiritisme vous apprendra ce que vous êtes et ce que vous pouvez devenir. Priez, étudiez, cherchez à faire le bien à des incarnés, et vous verrez que ces progrès, que vous regrettez de n'avoir pas accomplis, vous sont encore possibles. Prions ensemble. (*Après la prière.*) — Merci. Ta prière m'a ouvert un horizon jusqu'à ce jour fermé à ma conception. Merci; je prierai et suivrai tes leçons; je comprends ce qui me reste à faire. »

*Le guide.* — Deley est un incarné qui n'a jamais de sa vie levé ses regards de la terre. Sa pensée, toujours attachée aux jouissances de la vie, au succès d'argent, aux satisfactions d'une puérile vanité, est, aujourd'hui qu'il est mort, comme enchaînée au sol sans pouvoir s'élever. La puissance de conception de cet Esprit est presque nulle; il n'a pas la perception du beau et du parfait. Son Esprit est comme un oiseau sans ailes, il ne peut s'élever dans la compréhension de ce qui est supérieur à son infériorité morale. Il faut prier pour lui, il s'instruira, et comme il possède, à côté de ses défauts, des qualités sérieuses, celles-ci prendront le dessus et nous aurons encore retiré d'un état pénible un Esprit de plus. Cet état, difficile à saisir, et qui consiste pour l'Esprit à avoir la pensée collée aux choses inférieures, atteint, mais à des degrés divers, tous ceux qui, dans la vie, n'ont jamais élevé leur âme vers Dieu et vers les conceptions générales.

« *Aru* : Un mort qui souffre.

« Quelles fautes avez-vous commises? — J'ai vécu en homme qui ne pense qu'à son intérêt.

« Egoïsme? — Egoïsme, sans doute, mais surtout désir d'arriver à une position de fortune.

« Désir inspiré par avarice, vanité ou amour du luxe et des jouissances qui en résultent? — Désir inspiré par l'amour des satisfactions et des agréments que procure la fortune.

« Cette absorption de votre pensée dans la recherche de la fortune, a-t-elle été jusqu'à vous faire commettre des actes répréhensibles et indéliçats? — Oui; le sens moral a été étouffé et perverti chez moi par l'ardeur de mon désir. J'ai nui à d'autres pour m'enrichir.

« Que souffrez-vous? — Je suis poursuivi par la pensée de mes affaires. Je ne puis vaincre cette préoccupation inutile, je le sais, mais plus forte que moi. C'est comme un air que l'on a dans la tête, qui vous revient malgré vous, qui vous persécute de son souvenir malgré les efforts que l'on peut tenter pour s'en débarrasser. C'est là une comparaison qui peut faire comprendre ce qui m'arrive, mais il y a une différence : c'est que, dans mon cas, ma préoccupation engendre des souffrances réelles et très pénibles ; ce n'est plus un léger désagrément.

« Comment ce souvenir de vos affaires, cette préoccupation plus forte que vous, cette idée fixe, en un mot, vous revient-elle? — D'elle-même.

« Elle ne résulte pas de regrets de la vie, de souvenirs de plaisirs, d'agréments, que cette fortune que vous poursuiviez vous procurait ou vous promettait? — Non.

« Elle vient d'elle-même? — D'elle-même. J'ai la pensée atrophiée pour tout ce qui n'est pas mes affaires. Ces affaires sont la seule chose à laquelle je puisse penser.

« Quel mal ces pensées vous causent-elles? — Intervention de mauvais Esprits qui exagèrent mes préoccupations, les rendent plus fortes que moi, retracent sous mes yeux les fautes que j'ai commises et me font éprouver les douleurs morales et les colères, en un mot, tous les sentiments pénibles ou mauvais que mes indéliçatesses ont fait naître dans le cœur et l'Esprit de ceux que j'ai lésés.

« Il faut prier Dieu. Par la prière et le regret sincère de votre conduite, vous arriverez à vaincre cette préoccupation. Prions ensemble. — (*Après la prière.*) Merci ; ta pensée a ranimé la mienne et lui a donné un instant la force de vaincre la faiblesse fluidique qui l'annihile. Je prierai ; aide-moi par ta prière, j'ai besoin d'être secouru et ton cœur ne saurait rester sourd à ma supplication. »

*Le guide.* — Aru est un de ces hommes, si nombreux dans ce siècle d'affaires et de gain, un de ces hommes qui n'ont vécu que pour s'enrichir. Chez lui, ce n'était pas avarice, ce n'était pas non plus vanité ou orgueil; ces mauvais sentiments, sans lui manquer complètement, n'occupaient en lui qu'un plan très effacé, ce n'est donc pas de cela qu'il souffre. Le point de départ de son absorption de tout son être pour ses affaires, a été au début le besoin légitime d'arriver par le travail à une modeste aisance et à un repos pour l'âge avancé. Ses existences antérieures ne s'opposaient pas à ce qu'il lui fût permis d'atteindre ce but. Malheureusement, Aru n'a pas su équilibrer chez lui ses préoccupations particulières avec les devoirs de la vie générale. Il s'est lancé dans ses affaires au point de s'y mettre tout entier, corps et âme. Bientôt, toute autre pensée a disparu de son Esprit, et toute autre idée a perdu pour lui tout attrait. Il a mis sa vie et tout son plaisir dans la marche de ses opérations, et, sans tenir à la fortune, ni par avarice, ni par vanité, ni par amour du luxe, il s'est jeté sur les affaires par goût des affaires, goût résultant du manque de tout autre. Il s'est attelé comme un mercenaire à ce travail et y a absorbé sa pensée entière. Au lendemain de la mort, il s'est trouvé avec un périssprit atrophié au point de vue de toutes les facultés autres que celle à laquelle il avait donné toute sa vie. Actuellement, il ne peut plus penser qu'à la chose à laquelle il a toujours songé. Il faut ajouter à la souffrance que cette situation lui fait subir, les incrustations fluidiques produites en lui par les torts qu'il a causés à autrui, grâce à une conscience rendue trop facile par la perte, sous le coup de ses préoccupations exagérées, du sens moral. Cet Esprit ne souffre donc que des conséquences de sa manière de vivre, et non du fait d'un mauvais sentiment, cette manière de vivre n'ayant pas été chez lui le résultat d'un vice ou d'un défaut, mais d'une infériorité intellectuelle et morale. Il faut prier pour lui. Ce n'est pas un coupable, c'est un Esprit peu avancé.

*Remarque.* — Ainsi, s'absorber outre mesure dans des questions d'affaires, constitue au périssprit un faux pli que l'on retrouve après la mort. Ce n'est plus seulement le regret des habitudes, le regret des choses que l'on a passé sa vie entière à s'exercer à aimer, qui vous atteint; il vient s'ajouter à ces douleurs des souffrances fluidiques. Lorsqu'une faculté de l'intelligence a été développée d'une façon exclusive et sans un progrès parallèle des facultés et des ver-

tus morales, cette faculté intellectuelle prédomine, absorbe toutes les forces du périsprit, et devient tyrannique au point d'obséder l'individu en créant chez lui une pensée fixe, un cauchemar qui le persécute et lui cause de fatigantes et pénibles impressions.

La prière et l'amour du semblable sont le souverain remède à ce mal. Dès cette vie, quand on se sent l'Esprit dominé par une préoccupation matérielle, il faut faire effort sur soi-même, en cherchant dans une idée générale, dans une pensée spirite, dans une prière à Dieu, à secouer cette absorption dangereuse.

De même que le mépris d'une règle importante de l'hygiène entraîne des maux physiques, de même l'oubli de l'idée de Dieu et des émotions généreuses que crée l'amour du semblable, engendre comme conséquence logique un défaut d'équilibre dans le périsprit et une souffrance fluidique.

Ces exemples nous font comprendre aussi que Dieu ne désire pas la prière des hommes pour le plaisir que cette adoration peut lui causer (quel piètre Dieu ce serait !) mais pour le bien qu'elle leur fait à eux-mêmes, en les détachant de ce qui veut les attacher, et en les aidant ainsi à s'élever vers la perfection et le bonheur.

Travailler est un devoir ; mais s'absorber dans les préoccupations matérielles est funeste. Au milieu de nos joies les plus complètes ou de nos douleurs les plus profondes, des espérances les plus séduisantes ou des plus poignantes inquiétudes, n'oublions jamais de prier Dieu et d'avoir de sympathiques pensées pour ceux qui souffrent.

Pour développer en soi la faculté de prier avec ferveur, il faut élever son âme à Dieu chaque fois que l'on est sous le coup d'une vive émotion, et surtout lorsque cette émotion est causée par le malheur d'un autre. Dans ces moments où le cœur est profondément touché, les facultés de l'âme sont puissantes. S'exercer dans ces conditions fait faire les plus grands progrès, et conduit à savoir prier.

V\*\*\*.

---

### Manuel de la philosophie de l'être.

---

M. F. Herrensneider a fait éditer un petit livre in-18, de 124 pages, intitulé : *Manuel de la philosophie de l'être*, catéchisme de la religion naturelle, vendu 0<sup>r</sup>,60 cent. — Cet ouvrage est fort intéressant ; en peu de mots il dit beaucoup, et l'auteur, un savant, un psychologue de premier ordre, qui accepte le Spiritisme, possède une méthode personnelle qui plaît aux Esprits studieux.

La lecture de ce volume nous paraît substantielle, car tout y est coordonné avec ordre. La Librairie spirite peut envoyer ce volume, *franco*, contre 0<sup>r</sup>,70 cent.

---

POÉSIE

Après la mort : La vengeance.

Cet homme est là, malade, étendu dans son lit  
Depuis bientôt dix ans; atteint dans son esprit  
Aussi cruellement que dans son corps; la vague  
Des pensers délirants l'assaille : il extravague.  
Les docteurs ont en vain essayé de guérir  
Ce mal mystérieux qu'on ne peut définir.  
L'invasion en fut effrayante, soudaine.  
Après un duel fatal, c'était un an à peine.  
Il avait raide mort, d'un coup dans le côté,  
Couché sur le terrain un rival détesté.  
Il allait épouser une femme adorée  
Et la vie à ses yeux s'offrait toute dorée.  
Que d'espoirs sont ainsi dans ce monde trompés!  
Que de rêves brillants tout à coup dissipés!

Le malade souvent se parlait à lui-même.  
Sa bouche proférait l'injure et le blasphème.  
Il avait des cris sourds et des ricanements  
Et son regard semblait menacer ses parents.  
Quel mal étrange ! Hier, un cousin, un spirite  
Absent depuis quinze ans, vient leur rendre visite.  
Dès l'abord, il soupçonne une possession  
Et, médium, procède à l'évocation.  
L'infortuné s'agite aussitôt sur sa couche  
Et le discours suivant s'échappe de sa bouche :  
— « Que me veux-tu ? Je suis celui qu'il a tué.  
« Ah ! ah ! depuis longtemps à vaincre habitué,  
« Il croyait que pour moi l'heure de la vengeance  
« Ne sonnerait jamais. Dans plus d'une existence  
« Nous nous sommes heurtés ; mais je le tiens enfin !  
« Il saura ce que c'est que souffrir, le coquin.  
« Le voilà ce beau fils cité pour ses prouesses !  
« Oh ! sa mère aura beau faire dire des messes  
« A Marie, à Joseph ou bien à Cupertin,  
« Je me... ris du curé comme du médecin.  
« Vengeance ! le plaisir le plus doux que l'on goûte !  
« Je veux lui distiller la douleur goutte à goutte.  
« Et toi, laisse-moi faire ; épargne tes discours.  
« Ils ne seraient pour lui, crois-moi, d'aucun secours.  
« Que viens-tu me parler de pardon ? Sais-tu comme  
« Il s'est toujours conduit à mon égard, cet homme,  
« Ce scélérat, ce chien, ce lâche et vil esprit  
« Qui râle dans ce corps ? Sais-tu qu'il me surprit  
« Plus de vingt fois déjà par ses ruses atroces ?  
« Il ne s'attendait pas à de semblables noces !  
« Et cela durera, je l'espère, longtemps.  
« Oh ! puisse-t-il au moins vivre jusqu'à cent ans ! »

Aux parents consternés en voyant cette rage,  
Il faut, dit le cousin, ne point perdre courage ;  
Prier et vous montrer envers lui bienveillants.  
Ou dompte ainsi parfois des Esprits plus méchants.

V. TOURNIER.

BIBLIOGRAPHIE  
**Les deux sœurs.**

Dans la *Revue* d'avril 1874, nous avons parlé du roman historique de madame Bourdin, de Genève, intitulé : *Les deux Sœurs*. Nous n'avions lu que la première partie des épreuves, mais aujourd'hui nous possédons l'ouvrage complet; un dépôt de volumes est fait, 7, rue de Lille, et la Librairie envoie *franco* contre un mandat de 3 francs; le port en plus, pour l'étranger.

L'histoire des *Deux Sœurs* est très simple, sans complications inutiles, et les principales scènes se passent, soit au village de Saint-Christophe dont les habitants sont superstitieux, soit chez un riche négociant d'une ville voisine. Nées chez de pauvres cultivateurs, Jeanne et Louise recevaient tous les étés la visite de madame et M. Armand, le propriétaire de la ferme, et de ses trois enfants; leur air intelligent engagea cette famille à les prendre à la ville, et là, elles devinrent des ouvrières en dentelles très habiles. A la veillée, on s'occupait de Spiritisme; nos deux fillettes étaient médiums-écrivains; les fils de M. Armand obtenaient aussi d'excellentes communications. Jeanne avait la belle faculté de médium au verre d'eau.

Les scènes intimes qui se déroulent successivement, par leur simplicité même, ont un attrait et un charme tout particuliers; aussi, l'âme est-elle impressionnée, car dans ces récits et ces communications charmantes et instructives, rien n'est chargé, tout est logique; c'est un enchaînement de choses vraies, que l'on sait ou que l'on veut savoir.

Après cinq ans de cette vie intime, Jeanne et Louise devenues de grandes et belles personnes, durent se préparer pour revenir dans leur pauvre et triste village; plus l'instant de la séparation approchait, plus la tristesse semblait gagner cet intérieur autrefois si joyeux; c'est que Georges et Julien, les fils du riche M. Armand, aimaient nos héroïnes qui le leur rendaient, mais en cachant dans le fond de leur cœur ce sentiment qu'elles n'eussent pas voulu avouer. Par une transition délicieuse, la scène du départ est changée en une fête, les pleurs font place au sourire, car M. et madame Armand veulent satisfaire tous leurs enfants en remettant à l'année suivante le double mariage de leur fils avec Jeanne et Louise. Ils avaient deviné leurs sentiments respectifs.

Le lecteur suivra avec intérêt : l'arrivée au village; l'entrevue avec le curé Durand; la dénonciation publique contre nos deux médiums; le martyrologe de ces dignes et braves jeunes filles; leur enlèvement; les pensées du curé Durand à la lecture d'un cahier de communications sublimes; la délivrance de nos héroïnes, et les effets désastreux de l'ignorance et de la superstition, mis en paral-

lèle avec l'instruction, l'industrie, les pensées libérales et paternelles de M. Armand.

C'est un beau et bon livre, et, je le répète, tous les spirites voudront le posséder, pour propager une étude attrayante qui renferme tous les principes de la philosophie spirite.

Madame Bourdin est en ce moment à Paris; nous jouissons de sa présence et de sa faculté remarquable de médium au verre d'eau. Pour nous, c'est une bonne fortune.

---

## Revue bibliographique de philologie et d'histoire.

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 28, RUE BONAPARTE

---

En entreprenant la publication de la *Revue Bibliographique de philologie et d'histoire*, nous nous adressons aux personnes qu'un tel recueil peut intéresser, et nous sollicitons leur concours. C'est avec leur aide que nous comptons perfectionner et augmenter notre Revue. Nous accueillerons avec reconnaissance toutes leurs communications, et nous nous efforcerons de réaliser toutes les améliorations qui nous seront proposées. La Revue formera au début une ou deux feuilles d'impression par mois. Comme son titre l'indique, elle est consacrée à la philologie et à l'histoire; elle embrasse aussi les voyages, la mythologie comparée, etc. Elle est divisée en deux parties: La première, réservée à la Critique, est destinée aux comptes rendus d'ouvrages récents. On y joindra dans les prochains numéros un Bulletin de nouvelles littéraires et scientifiques. — La seconde partie est purement Bibliographique. Les récentes publications de philologie et d'histoire signalées dans les recueils spéciaux paraissant en France et à l'étranger, y seront groupées comme en un catalogue, et classées par matières. Le sommaire des principaux journaux de linguistique et de voyages y sera également donné. Enfin divers travaux de Bibliographie orientale et américaine y trouveront place occasionnellement.

Notre Revue formera ainsi un recueil où se trouveront réunis des documents qu'il est impossible à chacun d'aller chercher dans une foule de journaux où ils sont épars. Elle deviendra donc bientôt une source précieuse de renseignements, dont nos lecteurs, nous en avons l'espoir, apprécieront l'utilité. — Paris et départements: 10 francs; étranger: 12 francs. Un seul numéro: 1 franc.

---

### Clôture de la souscription pour les bibliothèques militaires.

	Total de la 10 <sup>e</sup> liste....	1,005 50
Groupe Privat, de Cordes.....		50 »
	Total.....	1,055 50

L'Administrateur-rédacteur: P.-G. LEYMARIE.